

DU GRAND PECHEUR AU GRAND INQUISITEUR

Jacques Catteau

La *Légende du Grand Inquisiteur* par sa puissance, son souffle biblique, son supplément d'âme nous élève. Elle résiste aussi et se présente à notre raison comme un système cristallographique *insécable*. Ses prémisses apparaissent incontestables, sa logique inextricable, sa construction définitive. Les grands esprits qui la tourment et la retournent, telle une véritable pierre dure des éternelles questions maudites, ne peuvent que la commenter en accentuer tel ou tel aspect, voire même extrapoler, mais jamais l'épuiser ou la briser. Il suffit de lire le récent recueil où Jurij Seliverstov a rassemblé les textes de Leont'ev, Solov'ev, Rozanov, S. Bulgakov, Berdjajev, Frank pour s'en convaincre.¹ Le romancier des fins et commencements, le "visionnaire de l'esprit", le prophète des temps modernes qu'est Dostoëvskij a voulu qu'il en soit ainsi et il accordait autant d'importance au poème d'Ivan qu'à son roman lui-même. D'autant plus que la richesse potentielle de la *Légende* a été surmultipliée par l'Histoire du XX^e avec ses atroces royaumes du Grand Inquisiteur, ces utopies au pouvoir. Les étudiants venus écouter Dostoëvskij la lire de sa voix sourde le 30 décembre 1879 à l'Université de Saint-Pétersbourg ont sans doute connu la Révolution de 1917. C'est au fronton du XX^e siècle qu'il faudrait la graver, avec, au-dessous, tous les masques des pères du peuple, de tous ceux qui ont voulu forcer les hommes à être heureux malgré eux, de toutes les Eglises qui ont confisqué la liberté et tué l'espérance. Car, il faut le dire, le poème d'Ivan est foncièrement pessimiste et le Christ que l'on a cru voir marcher, "couronné de roses blanches", devant les Gardes rouges, reste désespérément silencieux. Ce silence inquiète, serions-nous toujours plongés dans le minuit éternel de Jean-Paul, celui du

¹ *O Velikom Inkvisitore. Dostoëvskij i posledujuščie*, Moskva, Molodaja Gvardija, 1991 (Složitel' Ju. Seliverstov).

Siebenkäs?² Et pourtant, à la fin de la *Légende*, le Grand Inquisiteur aura libéré le Christ.

Lue séparément, la *Légende* est une descente dans l'Enfer de la mort de Dieu, de l'Antéchrist, de l'Imposture suprême, thématique profondément russe. Beaucoup y sont demeurés. Dostoïevskij, lui, en est ressorti:

Même en Europe, *il n'y a pas et il n'y eut jamais* une telle puissance dans l'*expression* de l'athéisme. Par conséquent, ce n'est pas comme un gamin que je crois au Christ et que je le confesse mais c'est par un immense *creuset de doute* que mon *Hosannah* a passé, comme le dit précisément le diable de mon roman. Mais voilà, vous n'avez peut-être pas lu les *Karamazov*...³

Telle est la réponse que Dostoïevskij faisait à un détracteur qui s'en prenait — et il faut s'en souvenir pour la suite de mon exposé — non seulement au chapitre sur l'Inquisiteur mais au *chapitre sur les enfants*. Par cet étrange rapport, Dostoïevskij nous rappelle que sa *Légende*, si elle appartient à cette catégorie de "nouvelles-apologues" qu'il a multipliés dans ses derniers romans (l'*Adolescent* et les *Frères Karamazov*) — sans doute sous l'influence de la rédaction du *Journal d'un Ecrivain* — n'en n'est pas moins la partie d'un ensemble. Modestement, le romancier les appelait "chapitres séparés" faits au nom de l'auteur mais "en se tournant vers d'autres personnages".⁴ Tel est le cas du "Grand Inquisiteur" mais aussi du "Mystérieux Visiteur", récits autonomes mais non *indépendants* enchâssés dans le roman.

Aussi, pour tenter, non pas de briser cet univers cristallographique insécable, mais de réduire ce qui fait sa force de "coup de poing" à la Face de Dieu, doit-on le regarder à travers le prisme de l'oeuvre, et, plus même, l'éclairer, le transpercer d'une lumière jaillie de la dynamique créatrice du romancier, d'abord en replaçant la *Légende* dans son proche contexte et ensuite, en exhumant une de ses sources: *La Vie d'un Grand Pécheur*.

² Jean-Paul Richter, *Siebenkäs*, Paris, Aubier-Montaigne, 1963, t. I, p. 453.

³ F. M. Dostoïevskij, *Polnoe sobranie sočinenij*, SPb. 1883, t. I., p. 375.

⁴ Pour une analyse du genre des "nouvelles-apologues", cf. Jacques Catteau, *La Création littéraire chez Dostoïevski*, Paris, IES, 1978, pp. 418-421.

“Le Grand Inquisiteur” ne peut être lu sans le chapitre qui le précède: “La Révolte”, dans lequel Ivan pose les prolégomènes de la terrible logique qu’est son poème, que l’on appelle depuis Rozanov la légende. La rébellion d’Ivan s’appuie essentiellement sur deux apories: l’impossibilité existentielle d’aimer son prochain comme le Christ l’a fait; l’impossibilité morale d’accepter la souffrance des enfants, créatures innocentes, au nom de l’harmonie universelle. Il s’insurge contre Dieu, comme l’a fort bien noté Rozanov au nom précisément de ce qu’il y a de religieux en lui. C’est sa conscience religieuse qui fait naître sa révolte. Il ne conteste pas l’existence de Dieu mais lui rend son billet. Il souffre de ne pas croire mais pose, en logicien, l’existence de Dieu. Même si Dieu existe, je le refuse: son impératif d’amour est surhumain, Dieu est inhumain. Ces deux apories, fondées sur une analyse de la nature de l’homme, donc foncièrement humaniste, guideront notre réflexion.

Premier point donc, l’amour impossible du prochain. C’est une constatation cruelle que Dostoevskij a vécue comme impression-force à un moment de doute et qu’il répète dans son oeuvre. A l’époque où il se libère enfin de son humanisme socialiste considéré comme une “correction du christianisme” (en l’ayant payé lourdement), où il proclame la liberté absolue de l’homme dans le *Sous-sol*, en 1864, il écrit sa *Méditation sur le corps de Maria Dmitrievna*. Voici ce qu’il avoue:

Aimer un être humain *comme soi-même*, selon le précepte du Christ, est impossible. La loi de la personnalité nous lie sur terre, le *moi* fait obstacle. Seul le Christ l’a pu, mais le Christ a été, de toute éternité, l’idéal...⁵

Ivan développe longuement cette idée:

Je n’ai jamais pu comprendre comment on peut aimer son prochain. C’est précisément parce qu’il est proche qu’on ne peut l’aimer; passe encore quand il est loin <...> Pour qu’on puisse aimer un homme, il faut qu’il soit caché; dès qu’il montre son visage, l’amour disparaît <...> A mon avis, l’amour du Christ pour les hommes est une sorte de miracle impossible sur terre. Il était vrai qu’il était Dieu alors que nous, nous ne sommes pas des dieux.⁶

⁵ *Neizdannij Dostoevskij*, Moskva, Nauka, 1971 (Literaturnoe Nasledstvo 83), p. 173.

⁶ F. M. Dostoevskij, *Polnoe sobranie sočinenij v 30-i tomach*, Moskva, t. 14, 1976, pp. 215-216 (PSS par la suite).

Il refuse de croire à la sincérité du baiser au lépreux de Jean le Miséricordieux (entendons Julien l'Hospitalier) — ainsi le Christ baisera les lèvres exsangues du terrible nonagénaire mais celui-ci, le Grand Inquisiteur, ne changera pas ses convictions, de même que Ivan, embrassé par Aleša, demeurera dans ses idées. Cette expérience est si forte que même le starec Zosima en parle, non pas en son nom, mais en citant un docteur intelligent, non dénué d'humour.

Plus j'aime l'humanité en général, moins j'aime les gens en particulier, comme individus <...> je ne puis vivre avec personne deux jours de suite dans la même chambre, je le sais par expérience. Dès que je sens quelqu'un auprès de moi, sa personnalité opprime mon amour-propre et gêne ma liberté. En vingt-quatre heures je peux même haïr les meilleurs: l'un parce qu'il reste longtemps à table, un autre parce qu'il a un rhume et ne fait qu'éternuer. Je deviens l'ennemi des hommes dès que je suis en contact avec eux (PSS 14: 53).

On pourrait multiplier les citations, donner la parole à Versilov de *l'Adolescent* et à d'autres encore. Ces exemples suffisent: l'amour chrétien est "naturellement" impossible, en revanche, l'amour de "celui qui est plus loin" est moralement possible. De cet amour du "lointain" naît l'humanisme avec ses variantes qu'énumère Michel Foucault: l'humanisme comme critique du christianisme ou de la religion, l'humanisme chrétien en opposition à un humanisme ascétique et théocentrique, l'humanisme hostile à l'égard de la science (la sigalevščina dans les *Démons*), le marxisme, l'existentialisme, le personnalisme même.⁷ L'homme en soi n'est pas aimable, aimons donc l'humanité, d'autant plus que cet amour satisfait à notre égoïsme et à notre altruisme abstrait. Le Grand Inquisiteur n'aime pas l'homme, il aime l'humanité. Il confirme ce que Dostoïevskij notait dans ses carnets: "Qui aime trop l'humanité en général est en grande part peu capable d'aimer l'homme en particulier" (*Neizdannij Dostoïevskij*: 311). Il ne se pose pas la question que, dans ses carnets encore, Dostoïevskij formulait:

L'amour de l'humanité ne peut remplacer l'absence de Dieu car l'homme demandera: mais pourquoi aurais-je à aimer l'humanité? (PSS 24: 308).

Il s'en tient à l'idée d'amour, à l'abstraction d'amour et partage avec Dostoïevskij cette vérité: "J'affirme même et j'ose avancer que

⁷ Michel Foucault, *Textes et entretiens 1954-1984*, à paraître aux éditions Gallimard. Inédit publié en bonnes pages par le "Magazine littéraire", n° 309, avril 1993, p. 70.

l'amour de l'humanité *absolument parlant est, en tant qu'idée*, l'une des plus inaccessibles à l'intelligence humaine. Je dis bien: en tant qu'idée". Le romancier lui, redressait la barre en poursuivant:

Elle ne peut être justifiée que par le seul sentiment. Mais ce sentiment n'est possible justement que s'il va de pair avec la conviction de l'immortalité de l'âme humaine (PSS 24: 49).

Certes, Dostoïevskij a répondu à Ivan par son adhésion inconditionnelle au Christ, puis ses nombreux héros chrétiens de Sonja Marmeladova à Aleša, au starec Zosima en passant par le prince Myškin. Mais ici, dans "la Révolte" et "le Grand Inquisiteur", il a mis en exergue une vérité existentielle, vécue, éprouvée, *l'impossibilité foncière d'aimer son prochain comme le Christ l'a fait*. Le moi fait obstacle et l'enfer, c'est les autres. Ivan ne peut avoir que des doubles (Smerdjakov, le Grand Inquisiteur) ou ne peut que se dédoubler (le dialogue avec le diable); il est radicalement incapable — de même que Raskol'nikov, Stavrogin, Versilov — de *constituer l'Autre en tant que sujet*. La métaphore récurrente du double ou des doubles idéologiques chez le romancier illustre cette conviction. Le double est l'homme mineur, celui qui n'a pas atteint sa majorité. Il ne se reproduit que par parthénogénèse, gémme, incapable qu'il est d'amour.

Cette apparente digression nous amène au deuxième point, les enfants et leur souffrance imméritée, au fond l'injustice, la cruauté de Dieu. Il est indéniable que les enfants jouent un grand rôle dans la création dostoïevskienne: comme les femmes, ils portent la souffrance du monde: ils sont humiliés, torturés, voire crucifiés (Liza et sa comète). Ils sont partout, dans les romans, dans le *Journal d'un Écrivain* où le publiciste prend leur défense, quitte à aller devant les tribunaux ou dans les colonies pénitentiaires d'enfants. Aucun écrivain russe du XIX^e n'a plaidé plus pour l'enfance martyrisée que Dostoïevskij. C'est le côté Ivan du romancier, la concession à l'humanisme. On remarquera cependant que tous ces enfants, dans l'œuvre, ont des pères absents, indignes, lointains ou irresponsables — bien plus que les mères — et que la faute incombe la plupart du temps aux pères. *La Légende du Grand Inquisiteur*, de ce point de vue, n'est que la sublimation, l'élévation à la puissance métaphysique du drame des frères Karamazov. Dans *Siebenkäs* de Jean-Paul, à la question "Jésus, n'avons-nous point de père?" Celui-ci répond, ruisselant de larmes: "Nous sommes tous des orphelins, vous et moi, et n'avons point de père". Dans le poème d'Ivan, le Grand Inquisiteur se substi-

tue au Père absent et il ramène les hommes à l'enfance. Regardez l'homme, dit-il au Christ, est-il à la semblance de Dieu, cet avorton chétif, faible, "dépravé", "révolté", "ingrat"? C'est un "gamin", un "écolier" qui a besoin de la férule d'un père qui l'aime et le châtie bien, de quelqu'un qui prenne en charge ce don de liberté qui lui pèse et qui lui construise un paradis terrestre (le rêve de l'Age d'or de Raskol'nikov, de l'Eden primitif de Šigalev, des palais de cristal). Des enfants innocents d'Ivan le Grand Inquisiteur tire son projet d'une humanité innocente, infantilisée. Il escamote le Péché originel et rebâtit l'harmonie d'avant la Chute, aspirant au rêve de l'Homme ridicule. En ce sens, la *Légende* d'Ivan ressemble, *mutatis mutandis*, à la quête spirituelle d'Aleša qui cherche un vrai père en Zosima: elle est la reconstruction d'une paternité perdue mais en quelque sorte, mondialisée, à l'échelle universelle.

Innocence originelle ou innocence octroyée par la confiscation de la liberté de choisir le Bien ou le Mal, par la dissolution du concept de crime, telles sont les aspirations d'Ivan et du Grand Inquisiteur. Là est la faille du système d'Ivan et à laquelle Aleša, fasciné par le Christ, ne pense pas dans ses objections et que pourtant tout le roman tend à illustrer. La fameuse "largeur" karamazovienne où "les extrêmes se touchent et les rives se rejoignent" n'est pas le propre de l'homme adulte, elle ne se découvre pas *in fine*. Elle est aussi à la source des jours, dans l'enfance. Dostoievskij a toujours rêvé d'un roman sur l'enfance afin de mieux saisir la naissance de cette liberté absolue chez l'être humain. En témoignent *Netočka Nezvanova*, le projet de "l'Empereur", l'*Idiot*, dans une certaine mesure, mais surtout son immense projet la *Vie d'un Grand Pécheur*. Ce projet, tantôt épistolaire, tantôt ébauché, devait être l'oeuvre de sa vie, "la synthèse de son idée artistique et poétique", de la dimension de *Guerre et paix*. Dans la lettre du 6 avril 1870 à son ami Majkov le romancier écrivait:

La principale question qui est traitée dans toutes les parties, celle-là même qui m'a consciemment et inconsciemment tourmenté ma vie entière, est l'existence de Dieu. Le héros, au cours de sa vie, est tantôt athée, tantôt croyant, tantôt fanatique et sectateur, tantôt de nouveau athée. Le deuxième récit se passera tout entier dans un monastère (PSS 29, 1: 117).

On sait que ce projet ambitieux ne vit pas le jour et qu'il féconda les trois grands derniers romans: les *Démons*, l'*Adolescent* et les *Frères Karamazov*, en particulier ce dernier. Les épithètes choisies *Grand Pécheur*, *Grand Inquisiteur*, disent déjà leur parenté, confirmée surtout par la similitude du genre. D'un côté, une hagiographie

(*žitie*, une Vie de Saint), de l'autre un poème spirituel, une parabole dont Ivan rappelle, en préambule, les sources: poèmes religieux et mystères médiévaux. La filiation formelle entre les deux textes est nette et je vous renvoie, sur ce point, à l'excellente étude de G. Ponomareva.⁸ Dostoïevskij n'a ébauché sérieusement que les seules pages consacrées à l'enfance du Grand Pécheur. Ramassant la multiplicité des êtres en un seul, les mille expériences de l'humanité en une vaste expérimentation personnelle, le romancier fait vivre à ce jeune garçon une existence qu'on a peine à imaginer, tant Mal et Bien s'y imbriquent. On ne retiendra que les notes qui préfigurent la révolte d'Ivan et sa *Légende*.

Ne pas manquer de parler de la façon dont la Bible agissait sur lui. Il tombe d'accord avec l'Évangile... Dieu existe-t-il <à plusieurs reprises> ... Le principal pour le moment c'est son propre *Moi*... Dans les égarements de son imagination, rêves illimités, jusqu'à renverser Dieu pour prendre sa place "Et à la petite boîteuse qu'il tourmente: "Je suis Dieu... Je t'aimerai quand tu auras tout fait" (PSS 9: 130-132).

Déjà le "tout est permis" et l'usurpation de Dieu sont manifestes. Dieu n'est pas nié, il est combattu; l'athéisme chez Dostoïevskij n'est pas indifférence, il est toujours combat contre Dieu, rivalité avec Dieu (*bogoborčestvo*). Mais l'important à nos yeux est ailleurs: Dostoïevskij dans cette "succession de chutes et de relèvements" (*padanie i vosstavanie*) qui caractérise son petit héros, démontre que la liberté de l'homme n'est pas le fruit d'une maturité mais qu'elle existe bel et bien à l'origine même des jours, qu'il n'y a pas d'innocence enfantine, comme *a fortiori* il n'y en a pas pour les hommes faits. L'âme balbutiante se forme, elle aussi, dans le *pro et contra*, et s'engage sur le chemin des tourments. Dans la *Vie d'un Grand Pécheur*, Dostoïevskij a le regard implacable que débusque, à juste raison, Šestov; dans le poème d'Ivan en revanche, il feint d'épouser l'humanisme à la fois athée et chrétien ("Laissez venir à moi les petits enfants...") de son héros. Dostoïevskij ne croit pas à l'innocence originelle, et s'il ne recourt pas à la notion de péché originel, que Rozanov dans son étude sur le *Grand Inquisiteur* essaie de rétablir par une casuistique héréditaire, il la trouve dans la relation des pères et des fils (la philosophie de Fedorov n'est pas absente dans les carnets des *Frères Karamazov*). Et c'est sur ce thème que je conclurai.

⁸ Cf l'étude de G. Ponomareva dans *O Velikom Inkvisitore*, pp. 251-265.

Dostoëvskij confiait à ses amis effrayés de la puissance négative du “Grand Inquisiteur” — négation non de Dieu mais de sa création — qu’il était incapable de la réfuter mais que “La Vie d’un moine russe” serait en quelque sorte l’anti-légende, non un raisonnement abstrait mais une réponse en action. Or, à bien y regarder, il répond par le dernier chapitre, auquel il tenait, des *Frères Karamazov*: “Les obsèques d’Iljuša. Le discours près de la pierre”. Les enfants, ni bons ni mauvais, sont réunis autour d’Aleša. Parmi eux, Kolja Krasotkin dont les fautes et les élans enthousiastes rappellent souvent point par point le Grand Pécheur (la torture des animaux, la volonté de puissance, la contestation de Dieu etc.). Ces enfants célèbrent la mémoire d’Iljuša, cet enfant qui sut se dresser pour défendre son père humilié, le capitaine Snegirev. Sa mort apparaît comme un sacrifice au nom du père. C’est la contre-partie du “sacrifice”, de l’immolation du père Karamazov par les fils coalisés, par la horde des frères — comme dirait Freud —, et de la mise à mort de Dieu par Ivan et le Grand Inquisiteur. Les enfants n’étaient pas innocents dans les tourments infligés à Iljuša mais, comme le Grand Pécheur qui devait dans le projet finir par parvenir à la sainteté et fonder une maison d’éducation pour les enfants (PSS 9: 139), ils ont su se reprendre. Le dernier jour du roman se passe sous un soleil radieux. C’est ainsi que Dostoëvskij qui, toujours accumule des zones d’ombre de page en page, débouche soudain à la lumière. L’épilogue du roman fait écho à la libération du Christ à la fin de la *Légende*, qui est une ouverture recommencée: Aleša et les enfants s’engagent sur les chemins de leur liberté douloureuse. Difficile et douloureuse, car — et je terminerai sur la parole lucide de Dostoëvskij dans le *Journal d’un écrivain* de 1877:

Il est clair et compréhensible à l’évidence que le mal se cache en l’homme plus profondément que ne le présupposent les médocastres socialistes, qu’il n’est pas de société humaine où l’on puisse éviter le mal, que l’âme humaine restera pareille à elle-même, que l’anormal et le péché procèdent de son fond même (PSS 25: 201).